



Sommaire

► Événement ◄

Le *Trio opus 63*, une création beethovénienne à Ecully 2

► Ludwig van Beethoven : l'homme ◄

Ludwig van Beethoven, sa vie, son œuvre (7^e partie) 4

► Dossier : Berlioz, Wagner, Gounod, Furtwängler et Nietzsche évoquent Beethoven ◄

L'influence de Beethoven sur Wagner 19

La compréhension de l'œuvre de Beethoven

par Berlioz, Wagner et Nietzsche..... 30

Charles Gounod et Ludwig van Beethoven 64

Wilhelm Furtwängler, un passionné de Beethoven..... 68

► Beethoven et la musique ◄

Beethoven et le Quatuor à cordes 73

► Spectacles et concerts ◄

Écully – Musical : une saison artistique 2006-2007 dédiée à Beethoven 82

La première exécution mondiale du *Trio Hess 47*..... 85

Bonn : le bicentenaire de la création de *Fidelio*, version 1806 88

La "Cité des papes" accueille *Fidelio* 92

Un bien bon cru de *Fidelio* 2007 sur scène à Bordeaux..... 95

La Messe en Ut Opus 86 par les Chœurs de Lyon Bernard Tétu..... 98

Lyon 2006-2007 : une saison aux couleurs beethoveniennes 100

Wagner à Marseille : un festival de voix beethoveniennes 104

► La vie de l'ABF - Association Beethoven France et Francophonie ◄

L'ABF à Lyon : un séjour studieux, musical et amical 106

La richesse du dossier du présent numéro ne nous permet pas de publier la suite de l'article de Bernard Fournier sur la Missa Solemnis. Mais nous reprendrons cette étude dès le prochain numéro.





► Spectacles et concerts ◀

Orchestre National de Lyon 2006-2007 : une saison aux couleurs beethoveniennes



oujours précis, fidèle à ses engagements annoncés l'an passé, Jun Märkl a concrétisé dans les faits cette saison artistique 2006 – 2007 placée sous le double signe « des Ballets Russes et du message beethovenien ».

De grands moments ont été réservés aux auditeurs venus à l'Auditorium Maurice Ravel entendre un Orchestre National de Lyon qui a retrouvé sa splendeur d'antan.

Beethoven, mais aussi ses héritiers, étaient servis avec panache lors des rendez-vous dont Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin, notre Délégué Régional Rhône-Alpes, a été le témoin.

Si nous n'avons pu entendre la *Deuxième Symphonie* du Maître de Bonn sous la baguette de Jun Märkl fin novembre, le Maestro nous a fait oublier nos regrets, avec les concerts consacrés à la *Neuvième*.

100

Dimanche 31 décembre. Nous nous souvenions fort bien d'avoir entendu, ici même, de remarquables interprétations de la dernière symphonie achevée de Beethoven avec Emmanuel Krivine. La barre était donc placée très haut. Mais Jun Märkl devait nous conduire sur d'autres sommets.

Ce qui nous frappe, d'entrée de jeu, c'est l'extrême limpidité, la transparence (sans manque de poids) de sa lecture. À aucun moment nous n'éprouvons une sensation de lourdeur ou d'excessive épaisseur. La souplesse est omniprésente, avec un bon étagement des plans sonores. Les gestes du chef sont enrobants et magnifient sa précision désormais légendaire. S'y ajoutent une énergie contrôlée, des traits incisifs quelquefois, qui nous rappellent opportunément que le Maestro est ouvert à l'apport des recherches philologiques de ces dernières décennies ainsi qu'à un certain "retour aux sources" sur le plan interprétatif. Les cordes sont incisives mais consistantes, les bois clairs et très présents, les timbales impressionnantes de volume. Seuls les cuivres sont restés en deçà de notre attente dans le 1^{er} mouvement, inégaux pour tout dire. Dans le 2^e mouvement le tempo est vif, sans précipitation toutefois. Au lieu de ces vaines galopades auxquelles nous sommes souvent exposés, le chef met en avant des accents renvoyant à une ambiance

pastorale. Une mention pour les petites timbales (identiques à celles utilisées vers 1824) tenues par l'excellent Benoît Cambreling. Dans le 3^e mouvement, Märkl privilégie une observation très rigoureuse, presque outrée, des plus délicates nuances de la partition. Cette option contribue à délivrer une vision foncièrement "chambriste" de cette page difficile entre toutes, la plus sensible, la moins traditionnellement "grand public" de la *Neuvième*. Tout est ici d'une douceur et d'un apaisement touchant à l'ineffable qu'un pénible déraillement de cor solo ne parvient pas à gâcher. En portique du 4^e et dernier mouvement, les somptueuses cordes graves et trompettes déchirent l'air comme pour annoncer un cataclysme. Mais, bientôt, la superbe voix de basse de Franz-Josef Selig nous convie aux réjouissances, impressionnante en volume, projection, souffle, présence, diction et maîtrise de toute cette périlleuse tessiture. Le ténor Stefan Vinke est plus en retrait en raison d'une bien mince séduction du timbre comme d'une émission un peu nasale. Il compense largement ces handicaps par son excellente technique et son impact. En revanche Barbara Haveman et Zandra MacMaster, assurant les pupitres solistes de soprano et mezzo, sont plus modestement calibrées. Elles se contentent de tenir honorablement leurs impossibles parties. Le chœur symphonique de Birmingham nous offre sa belle musicalité sinon une présence exceptionnelle. Un peu trop de retenue (*so british ?*) ne se justifie pas dans cette apothéose cosmique, explosion de la liesse universelle. La double barre finale atteinte, deux surprises nous attendaient. D'abord c'est Jun Märkl qui

présente ses vœux comme un émouvant message de paix, nous confirmant que le grand chef est doublé d'un humaniste. Ensuite, c'est le *bis* d'une large partie du *Finale*, pour lequel l'assistance, le texte sous les yeux, est conviée à joindre sa voix aux exécutants. Un frisson général gagne alors toute la salle... un moment vraiment inoubliable que n'eussent renié ni Ludwig van Beethoven ni son héritier Hector Berlioz !

Jeudi 1^{er} février. Nous savons combien Gustav Mahler fut un immense chef beethovenien. Dans l'ensemble de ses neuf symphonies achevées, le grand compositeur autrichien est très enclin au gigantisme. Partant de la *Neuvième* de Ludwig comme point de référence, il bouscule les formes traditionnelles et se souvient de son idole. Des réminiscences de couleurs, un certain sentiment de la nature y sont omniprésents et sonnent comme autant d'hommages discrets au Maître de Bonn. La *Troisième Symphonie en ré mineur* est la plus vaste de toutes (1h41' dans la présente interprétation !). Cet immense hymne à la nature exige une maîtrise souveraine. Or, Jun Märkl l'atteint, se révélant même supérieur à ce qu'il avait fait ici même, dans la *Deuxième "Résurrection"* l'an passé. Le grandiose 1^{er} mouvement offre une qualité exceptionnelle des cordes graves et percussions. Les bois sont excellents, les cuivres impressionnent jusque dans une acidité volontairement cultivée. Conjuguant le naturel à l'ampleur, le Maestro domine parfaitement son sujet. Non seulement l'ensemble est techniquement fabuleux mais, en outre, supérieurement inspiré. Si la conclusion donne le frisson, le *Tempo di minuetto* de la 2^e partie nous suggère parfaitement l'idée du compositeur: *Ce que me content les fleurs de la prairie*. L'auditoire est alors transporté dans un climat de poésie bucolique. Progressivement, avec le 3^e mouvement *Ce que me content les animaux de la forêt*, nous décollons pour un autre monde et un miracle s'opère. Rarement lors d'un concert symphonique, nous oublions comme ce soir la banale réalité quotidienne de la salle. Sensation confirmée lors du solo de cor de postillon en coulisses de Christian Léger, impeccable et habité. La splendide contralto Ewa Marciniak s'est révélée impressionnante dans le *O Mensch !* de la 4^e partie, tiré du *Zarathoustra* de Nietzsche. Sans effacer le souvenir de Christa Ludwig, cette scrupuleuse concertiste délivre une plainte bouleversante. Dans la 5^e partie, les séduisants Chœurs de Lyon - Bernard Tétu trouvent le juste équilibre avec les enfants – déjà très professionnels et stupéfiants de précision – de la Maîtrise de la

Primatiale Saint Jean. Après cet instant magique, nous attaquons le monumental *Langsam Ruhevoll* de la 6^e et dernière partie. En 24' nous confinons au sublime, à l'incommensurable. C'est l'extase phonique procurée par l'exploit d'une tension jusqu'au bout maintenue. Le public commotionné, en état de choc, a définitivement adopté Mahler. Alors qu'il n'était pas évident au départ de lutter avec le souvenir d'Eliahu Inbal (le seul chef à avoir dirigé cette *Troisième* à Lyon) Jun Märkl aura offert une des plus grandes interprétations que nous ayons jamais entendues. Heureusement, elle sera immortalisée au disque... c'est une nécessité absolue !



Jun Märkl – Photo Bruno Amsellem Editing

Samedi 10 février. Au programme ce soir là, Saint-Saëns et Prokofiev, avec, en soliste et chef, le violoncelliste Heinrich Schiff. Si Charles Gounod, qualifiant Saint-Saëns de « *Beethoven français* » ne pratiquait pas la litote, force est de reconnaître que, après Berlioz, l'auteur de *Samson & Dalila* fut l'un des plus subtils héritiers français du Maître de Bonn. Pour son *Concerto pour violoncelle n°1*, Schiff réalise l'exploit de diriger simultanément de l'archet cette partition foncièrement symphonique. Pensant à Beethoven, il la tire vers ses origines classiques. S'il est fréquent de voir diriger depuis le piano ou le violon, il est beaucoup plus rare de voir un violoncelliste tenter l'expérience. Or, la communion est parfaite et, quand l'archet joue, un discret coup d'œil suffit pour obtenir le résultat escompté. Seul le volume sonore de l'instrument soliste est un peu insuffisant pour une salle aussi grande. Pourtant l'on gagne en chaleur et en émotion ce que l'on perd en puissance. Dans sa *Deuxième Symphonie*, Saint-Saëns se souvient de l'exemple du grand Ludwig. Schiff la dirige avec





engagement et précision, usant d'une gestique musclée qui n'est pas sans rappeler celle de feu Erich Leinsdorf. Les survivances du dernier classicisme sont respectées, particulièrement dans un *Scherzo* à la robuste et rustique saveur toute beethovenienne, bien loin des grâces translucides d'un Mendelssohn. En seconde partie, place aux extraits des suites d'orchestre panachées du *Roméo & Juliette* de Prokofiev. Spectaculaire et théâtral, Schiff opte pour une éblouissante lecture, propre à mettre en valeur les sonorités éclatantes du compositeur russe.

Judi 22 mars. Un programme insolite en vérité nous attend, intitulé « *Eloge du rythme* » associant Stravinsky et Prokofiev à Beethoven. En première partie, le jeune chef Kirill Karabits "mange son pain blanc". Nerveux et d'une redoutable exactitude, il excelle aussi bien dans la suite d'orchestre du *Fils prodigue* de Prokofiev (parvenant à convaincre de la nécessité de jouer cette œuvre secondaire) que dans *Les Noces*, partition ardue entre toutes de Stravinsky, ici curieusement proposées dans leur mouture de 1922 pour quatre pianos et percussions. Une fois de plus, les Solistes de Lyon-Bernard Tétu défendent avec panache les parties vocales. Le chef fascine dans les deux cas par son exceptionnelle maîtrise rythmique. Vient le *Concerto pour violon Opus 61* de Beethoven. Las ! Cet univers convient peu à Kirill Karabits qui ne semble pas du tout "dans son arbre généalogique". Les mesures initiales de l'introduction manquent de mystère et de sentiment. Il en va de même pour tous les passages retenus du 1^{er} mouvement et écrits dans les nuances les plus délicates. Plus inquiétant : l'architecture d'ensemble semble s'effriter. La déstructuration se conjugue bientôt à l'anémie. La dichotomie est d'autant plus évidente au sein des sections propices aux épanchements sonores où le chef paraît soudain s'éveiller. Dans ces conditions, le jeune (22 ans) violoniste Sergueï Khatchatryan aura bien du mal à trouver ses marques. Sa conception intimiste et douloureuse ne fonctionne que par instants. En fait, un vrai dialogue ne parvient pas à s'installer. L'absence de communication est patente. Fait révélateur : la cadence, apparaît comme un moment isolé de musique de chambre, totalement hors de propos. Il faut attendre le *Larghetto* pour que s'esquisse un minimum de cohérence. Le sens du phrasé effectue son retour dans l'orchestre et vient heureusement soutenir le *Cantabile* raffiné du violon, même si c'est au prix d'un étirement excessif du

tempo. Le 3^e mouvement confirme l'amélioration de la situation. Le chef semble gagné par l'intériorité du soliste qui nous livre une vision retenue, loin de toute idée d'extraversion. C'est beau mais peu convaincant. Est-ce vraiment ce que Clément et Beethoven souhaitaient ? Une bien étrange soirée où nous sommes restés sur notre faim. Terrible constat : ces trente dernières années, l'ONL n'aura qu'une seule fois réussi ce concerto¹. Cette navrante observation prouve assez que l'*Opus 61* demeure une œuvre particulièrement exigeante².

Judi 19 avril. Après cette relative déception, une éclatante revanche nous était promise avec ce très cohérent programme Beethoven-Bruckner. Manfred Honeck empoigne l'*Ouverture de Coriolan*, imposant une vraie fermeté d'accents, une opulence des sonorités et une vivacité du tempo (7' !) qui nous font comprendre combien nous allons vivre un grand moment. La pâte sonore est resplendissante et opulente³ en même temps. Voilà du grand art, avec, opportunément, une vision tragique et grandiose du sujet. Une conception qui fait penser à un Bruno Walter revisité par Harnoncourt ! Le *Concerto pour piano n°2* est présenté avec un effectif allégé des cordes, plus proche de celui d'origine. Nous ne quittons pas les cimes où nous avait placé *Coriolan* car le chef enserme dans un somptueux écrin le divin toucher du pianiste Lars Vogt. Le jeu est dépourvu de pesanteur, cristallin dans le registre aigu. Ils ne cherchent pas à anticiper les orages de l'*Eroica*. Nous sommes ramenés dans une esthétique fin XVIII^e. C'est bel et bien notre Beethoven jeune virtuose cherchant à séduire les viennois qu'ils nous présentent ici. On a même l'impression que Ludwig propose un "28^e Concerto" de Mozart, s'inscrivant dans le prolongement direct de son illustre aîné. Nous en avons la confirmation avec un *Adagio* d'un classicisme juvénile et aérien, où Vogt laisse s'épanouir son suprême sens du phrasé. Le *Rondo* est attaqué sur un tempo vif-argent très soutenu. La parfaite complicité entre les deux artistes, le vrai dialogue qui s'est instauré entre eux depuis le début trouvent ici leur

1 - C'était en février 1993, avec l'insurpassable Shlomo Mintz qui assurait aussi la direction d'orchestre !

2 - Pour la saison 2007-2008, ce concerto sera de nouveau à l'affiche avec Vadim Repin et Jun Märkl... la comparaison risque d'être fort instructive...

3 - L'effectif des cordes est considérable, avec, par exemple, rien moins que huit contrebasses.

aboutissement. Sans esbroufe, le pianiste étincelle de mille feux dans un subtil mélange d'énergie et d'humour. A noter que des accentuations sur les temps forts proposées par le chef suggèrent une couleur d'inspiration slave inattendue et du plus bel effet. Nous sommes sous le charme : une réussite ! En seconde partie, la *Septième Symphonie* d'Anton Bruckner, autre héritier éminent de Beethoven. Des neuf admises par le Maître de Saint Florian comme dignes de passer à la postérité, celle-ci est la plus équilibrée. Manfred Honeck adopte une splendide gestique *alla* Carlos Kleiber, ample et majestueuse. Toutes les composantes qui rendent cette musique si complexe sont souverainement maîtrisées. Après un *Adagio* sans pathos, place à la perfection d'un *Scherzo* étourdissant, renvoyant directement aux modèles de Böhm et Solti (pour l'implacable netteté des bois et des cuivres en particulier). Les climats alternés des sections du *Finale* ne déroutent pas un chef qui a, de toute évidence, le sens des vastes architectures.

Jeudi 10 Mai. Nous retrouvons Jun Märkl pour un programme entièrement consacré au "frère ennemi de Berlioz issu de Beethoven" : Richard Wagner. Ce qui est osé, c'est de ne proposer que des œuvres de la grande maturité du Maître de Bayreuth. Hélas, la première partie ne convainc pas. Après un Prélude de *Tristan* un peu appliqué on enchaîne directement sur des *Wesendonck Lieder* cruellement lestés par la soprano Deborah Polaski. Jamais nous n'avons partagé l'engouement pour cette cantatrice aux moyens fort

prosaiques dont la carrière internationale révèle surtout la crise traversée par le chant wagnérien. Soyons charitables. N'entrons pas dans les détails d'un "état des lieux" qui serait discourtois et admettons qu'elle est – un peu tardivement – touchée par la grâce dans une *Mort d'Isolde* où Märkl met le feu à son orchestre, compensant ainsi de criantes limites vocales. Si l'on espère une rencontre avec une Nina Stemme – qui lui permettrait d'avoir enfin une partenaire digne de lui dans ce répertoire – notre Maestro nous fait oublier toutes ces lacunes avec une seconde partie consacrée à 45 minutes d'extraits symphoniques du *Ring*. Là c'est l'accomplissement, le chef confirmant sa grande étoffe wagnérienne. Les mots nous manquent après un tel voyage, à la fois titanique et émouvant. Depuis longtemps nous n'avions entendu une telle splendeur sonore, un Wagner divin, noble, éclatant et sans aspérités. L'ombre de Sir Georg Solti a plané tout du long sur un orchestre transfiguré, Märkl peignant avec un art souverain une fresque digne de John Martin.

A l'issue de ce concert, dans une salle bondée, l'enthousiasme d'un public déchaîné prouve assez que la grande phalange lyonnaise a retrouvé, grâce à son actuel directeur musical, tout son lustre et le rang qui doit être le sien.

Patrick FAVRE-TISSOT-BONVOISIN

103



Les Chœurs de Lyon - Bernard Tétu – Photo Bruno Amsellem Editing

